



Communication & Influence

N°170 - Novembre 2025

Quand la réflexion accompagne l'action

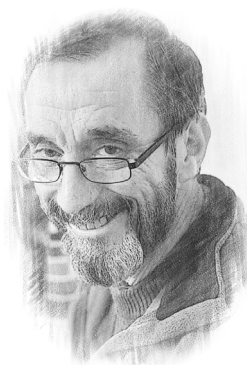
L'Amazone, quand un fleuve est à la fois vecteur de puissance et levier d'influence : le décryptage d'Hervé Théry

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

*Le 10 novembre s'ouvre à Belém, en Amazonie brésilienne, la COP30, qui poursuit ses travaux sur les mutations climatiques. Professeur à l'Université de São Paulo, normalien, agrégé et docteur en géographie, directeur de recherche émérite au CNRS, Hervé Théry a publié en 2024 *Amazone, un monde en partage* (CNRS Éditions). On croit trop souvent que ce fleuve immense ne coule qu'au Brésil quand il traverse 9 pays et intègre 30 millions d'habitants. Par sa superficie, l'Amazonie représente 40 % de l'Amérique du Sud et son extraordinaire biodiversité recèle des écosystèmes uniques. De quoi attirer bien des convoitises... "L'Amazonie est toujours vue à travers des filtres tantôt roses, tantôt noirs, tantôt Eldorado, tantôt Enfer vert" constate Hervé Théry, qui met très justement le doigt sur la dimension autant passionnelle que communicationnelle qui semble consubstantielle à l'Amazonie.*



Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Hervé Théry montre l'imbrication des enjeux géopolitiques et géoéconomiques avec les dimensions oniriques d'un univers sublimé : "Son nom même est mythique, ses premiers découvreurs ayant cru y voir les descendantes des Amazones, les farouches guerrières de la mythologie grecque..." Derrière les représentations mentales et les questions de perception reposent toujours les enjeux de puissance.

Quelles sont les données de base qui font de l'Amazone et de l'Amazonie de formidables vecteurs de puissance ?

Commençons par rappeler quelques ordres de grandeur élémentaires sur l'Amazone et l'Amazonie. L'Amazone est le plus grand fleuve mondial : il a sans conteste le plus grand bassin fluvial (près de 7 millions de km², près de 5 % des terres émergées) et le plus grand débit (plus de 200.000 m³ par seconde). Son bassin est près du double du deuxième (le Congo) et son débit équivaut à la somme des neuf suivants (Congo, Yangtsé, Orénoque, Paraná, Ienisseï, Brahmapoutre, Léna, Mississippi-Missouri

et Mékong). Il est six fois plus long que la Loire, le plus long fleuve français, son bassin étant 59 fois plus vaste et son débit 235 fois plus puissant.

Très précisément, il déverse en moyenne 209.000 m³ d'eau douce par seconde dans l'océan Atlantique tropical, soit près de 6.600 milliards de m³ par an. Ce qui correspond à 20 % des apports en eau douce mondiaux (voir p.4, l'extrait n° 1).

Quant à la forêt amazonienne, elle représente un peu plus de la moitié de la forêt tropicale humide de la planète. On a calculé qu'elle compte environ 390 milliards d'arbres sur 7 millions de km², dont un peu



www.comes-communication.com

plus de 5 millions de km² au Brésil (environ 60 % de son territoire). Rappelons, pour mieux évaluer ces chiffres, que l'Union européenne s'étend sur 4,2 millions de km². Si l'on y ajoute Royaume-Uni, Norvège, Islande et ex-Yougoslavie, on arrive à ces mêmes 5 millions de km². Et si l'on totalise les superficies des pays de l'Union européenne et ceux du Conseil de l'Europe, on n'arrive encore qu'à 6 millions de km².

Pourtant la tonalité globale des informations qui circulent dans les médias et sur les réseaux sociaux n'est pas celle de l'admiration devant l'immensité et la diversité de la région et l'inquiétude sur son sort. Dans ces inquiétudes, le fleuve n'apparaît guère. Dans ce cas, ce n'est pas l'arbre qui cache la forêt, c'est la forêt qui cache le fleuve et ses habitants. Et surtout, ces craintes sont clairement géopolitiques. Elles portent sur le maintien de la biodiversité planétaire et l'usage qui pourrait être fait des richesses de la région, le bon usage des ressources naturelles, au bénéfice de l'humanité tout entière, secondairement sur le sort des peuples autochtones, dont on considère qu'ils doivent à tout prix garder leur mode de vie traditionnel.

L'Amazonie est un monde très particulier, dont la perception est faussée. L'image est si forte que le fleuve, la forêt et ses habitants, ainsi que les menaces qui pèsent sur eux, fascinent et inquiètent le monde entier [...] alors que les déboisements du Congo et de l'Indonésie, ou les feux de Sibérie, ne l'intéressent guère.

Quel est l'enjeu informationnel qui est ici en jeu ? D'où vient l'influence hors du commun qu'exercent la région et le fleuve sur les esprits ?

Si ces questions attirent autant l'attention internationale, et occupent par moments la scène médiatique, c'est que l'Amazonie est un monde très particulier, dont la perception est faussée. L'image est si forte que le fleuve, la forêt et ses habitants, ainsi que les menaces qui pèsent sur eux, fascinent et inquiètent le monde entier. Leur sort préoccupe bien au-delà de ses frontières, alors que les déboisements du Congo et

de l'Indonésie, ou les feux de Sibérie, ne l'intéressent guère. Cela vient essentiellement de ce que l'Amazonie est toujours vue à travers des filtres tantôt roses, tantôt noirs, tantôt Eldorado, tantôt Enfer vert : on y voit parfois le "poumon du monde", le royaume des derniers "bons sauvages", parfois un espace dévasté par des bûcherons, des éleveurs et des producteurs de soja sans scrupules. On notera que son nom même est mythique, ses premiers découvreurs ayant cru y voir les descendantes des Amazones, les farouches guerrières de la mythologie grecque...

Comme l'a montré Jean-Pierre Sanchez¹, c'est après le voyage de Francisco de Orellana, qui en 1541-1542 a réussi la première descente de l'Amazone depuis Quito (Équateur), que cette croyance a pris corps. D'autres avaient déjà cru voir des femmes guerrières mais c'est de ce voyage qu'est née la légende, parce que ses péripéties ont été détaillées dans le récit fait par le Dominicain Fray Gaspar de Carvajal. Ce mythe a eu la vie dure, les Amazones sont encore mentionnées par des voyageurs illustres, dont Sir Walter Raleigh au XVII^e siècle, et au siècle suivant Charles-Marie de La Condamine. Au terme de son analyse Jean-Pierre Sanchez rappelle que "de tous les explorateurs de l'Amérique du Sud, seuls Francisco de Orellana et ses compagnons auraient vu des Amazones. Tous les autres ne parlaient que par oui-dire". Mais "quelles que soient les vraies raisons qui animèrent les hommes de la première expédition qui traversa l'Amazonie, et les incitèrent à évoquer les guerrières de l'Antiquité, il est un fait incontestable : on fit appel aux ressources de l'imaginaire et

l'on remit au goût du jour, en l'adaptant à l'Amérique, un vieux mythe bien connu des Européens."

Les préoccupations sur le sort de l'Amazonie sont revenues au premier plan quand d'immenses feux ont ravagé une grande partie de ses forêts en 2019. Le 22 août, un peu avant le sommet du G7 de Biarritz, Emmanuel Macron avait lancé un cri d'alarme : "L'Amazonie, le poumon de notre planète qui produit 20 % de notre oxygène, est en feu". Il était apparemment mal conseillé car en réalité les 20 % se rapportent à la quantité d'eau douce que l'Amazone apporte à l'océan et l'Amazonie n'est certainement pas le poumon du monde, car la fonction d'un poumon est – comme chacun sait – d'absorber de l'oxygène et de rejeter du CO₂...

Le même jour, le Président brésilien Jair Bolsonaro, climat-sceptique notoire avait répliqué : "Je regrette que le président Macron cherche à exploiter une question interne au Brésil et à d'autres pays amazoniens à des fins politiques personnelles [...] La suggestion du président français de discuter des questions amazoniennes au sein du G7 sans la participation des pays de la région évoque une mentalité colonialiste qui n'a pas sa place au XXI^e siècle."

La vigueur de la réaction avait confirmé que le sujet de l'internationalisation est le "chiffon rouge" qu'il ne fallait surtout pas agiter. En le faisant, Emmanuel Macron réussit ainsi à souder contre lui – et contre tous les pays du G7 – l'opinion brésilienne, y compris les opposants les plus déterminés à Jair Bolsonaro.

Au-delà de l'affrontement entre les deux présidents, l'épisode a entraîné des conséquences plus graves : les deux contributeurs principaux du Fonds Amazonie, la Norvège et l'Allemagne, avaient alors suspendu leurs contributions. Destiné à financer la préservation de la forêt amazonienne, ce fonds, créé en 2008, avait collecté plus de 4,3 milliards de reais (825 millions d'euros). Début 2023, avec le retour au pouvoir de Lula, le fonds a été réactivé et il a recommencé à recevoir des contributions : les États-Unis avaient alors annoncé leur intention d'y investir 50 millions de dollars (45 millions d'euros) et l'Allemagne un soutien de 195 millions de reais (35 millions d'euros).

Domage que les uns et les autres semblent ne pas avoir eu connaissance de la réponse déjà donnée par Cristovam Buarque. En mai 2008, le sénateur et ancien ministre de l'Éducation avait déclaré : "Pourquoi ne parle-t-on pas d'internationaliser les ogives nucléaires des États-Unis, qui menacent le monde bien plus que la destruction de l'Amazonie, si elles sont utilisées ? Pourquoi ne pas internationaliser les puits de pétrole, qui sont des causes encore plus dramatiques des émissions de CO₂ et du réchauffement de la planète?" Dans un discours antérieur il aurait dit : "Avant celle de l'Amazonie, j'aimerais voir l'internationalisation de tous les grands musées du monde. Le Louvre ne doit pas appartenir uniquement à la France : tous les musées du monde sont les gardiens des plus belles pièces produites par le génie humain. Nous ne pouvons pas accepter que ce patrimoine culturel, comme le patrimoine naturel de l'Amazonie, soit manipulé et instrumentalisé par les goûts d'un propriétaire ou d'un pays". Le seul problème est que ce discours, censé avoir été prononcé dans une université américaine est totalement apocryphe³ ... ■

1/ Jean-Pierre Sanchez, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, PUR, 1996, chap. XXX, "Les Amazones de l'Amérique du Sud", p. 629-660.

2/ Cristovam Buarque, discours durante a 85ª Sessão Não Deliberativa, no Senado Federal, 26/05/2008, <https://www25.senado.leg.br/web/atividade/pronunciamentos/-/p/pronunciamento/373962>

3/ Comme l'a confirmé personnellement le sénateur à Hervé Théry quand ce dernier était son collègue à l'Université de Brasília, en ajoutant avec le sourire qu'il aurait beaucoup aimé le prononcer...

EXTRAITS

L'Amazonie, lecture géopolitique d'un monde entre 9 pays

L'Amazonie est souvent réduite à sa seule dimension brésilienne. Erreur d'appréciation car elle s'étend bien au-delà. Au total, ce sont 30 millions de personnes qui vivent dans une Amazonie partagée entre 9 pays. Cette perception biaisée a de fortes répercussions sur le plan géopolitique. Notamment en ce qui concerne les relations entre le Brésil et la Guyane française. Cette frontière terrestre - la plus longue qu'ait la France - constitue aussi un lien méconnu entre l'Amérique du Sud et l'Union européenne. Explications.

"On doit toujours garder à l'esprit que, si le bassin amazonien couvre environ 40 % de l'Amérique du Sud, l'Amazonie, elle, n'est pas uniquement brésilienne : certes, le Brésil en possède les deux tiers, mais le fleuve et ses affluents traversent neuf pays. De fait, ce bassin fluvial se situe au centre du continent : vu sous cet angle, l'Amazonie n'est plus un bout du monde. Elle est en vérité à la croisée d'axes d'importance continentale et, en ce sens, appelle des politiques à cette échelle.

D'abord pour gérer les interactions aux frontières qui séparent – ou unissent – les pays amazoniens, où se sont développées des villes de contact, doubles ou par endroit triples, qui échangent beaucoup plus entre elles qu'avec leurs lointaines capitales : Letícia-Tabatinga Cobija-Brasília, Assis Brasil-Iñapari, Oiapoque-Saint Georges de l'Oyapock... Entre plusieurs de ces villes ont été construits des "ponts de l'amitié", dont celui qui a connu le plus de tribulations, celui qui relie la France au Brésil, par-dessus l'Oyapock.

Ces ponts servent à faire passer des routes, dont la brusque irruption à partir des années 1960 a complètement changé la donne. La vie des fleuves a longtemps été le cœur battant de l'Amazonie, comme l'indiquait le titre du grand livre de Leandro Tocantins, *O Rio comanda a vida*, (*Le fleuve commande la vie*). Mais n'était-ce pas là un monde en disparition ? De fait, si l'Amazonie était initialement essentiellement fluviale, qu'on le veuille ou non, elle devait devenir de plus en plus routière. S'en est suivi un gigantesque bouleversement. Elle s'ouvre désormais vers le sud ou l'ouest, par les routes, et non plus vers l'est, par le fleuve. Il faut donc prendre en compte la place de l'Amazone dans les axes continentaux, notamment depuis le lancement de l'IIRSA, (Initiative pour l'intégration de l'infrastructure sud-américaine - <https://www.iirsa.org/>). Cela amène à repenser les apports entre les parties amazoniennes des pays qui l'ont en partage, dans le cadre du Traité de coopération amazonienne et désormais l'OTCA (Organisation du traité de coopération amazonienne - <https://otca.org/>). On doit ici envisager le cas spécifique de la Guyane française : pour certains, elle apparaît comme une insupportable présence coloniale, pour d'autres une possibilité unique de collaboration transfrontalière entre la France et le Brésil, donc, de fait, entre l'Union européenne et le Mercosur."

Les richesses naturelles d'un territoire méconnu, au cœur de profondes luttes d'influence

"Partie intégrante de l'Amazonie, la Guyane en partage les caractéristiques naturelles et humaines : chaleur, humidité, couvert forestier, et aussi difficultés sociales, faibles densités humaines, faibles bases économiques. La forêt guyanaise est pour l'essentiel une forêt primaire à très haut niveau de biodiversité, un des *hot-spots* les plus riches au monde : parce que cette zone a toujours conservé des refuges lors des périodes sèches, elle abrite des écosystèmes uniques. 5.500 espèces végétales y ont été répertoriées, dont plus 1.600 d'espèces d'arbres, 700 d'oiseaux, 177 de mammifères, 109 d'amphibiens et plus de 500 de poissons, dont 45 % lui sont endémiques. La moitié de la biodiversité française est en Guyane : 29 % des plantes, 55 % des vertébrés supérieurs (mammifères, oiseaux, poissons) et jusqu'à 92% des insectes. [...]

Mais il faut aussi voir l'Amazonie dans une perspective géopolitique régionale de voisinage avec le Brésil et de liaison entre lui ses voisins du Nord. Le Brésil et la France partagent plus de 700 kilomètres de frontière, dont plus de 400 le long du fleuve Oyapock. C'est sur ce fleuve qu'un pont a été construit, à la suite d'une décision qui relève plus de la géopolitique que d'une logique économique, l'opération ayant été menée sans une sérieuse analyse de fond et sans réelle étude d'impact ni de prospective économique.

Sa genèse a été longue. Lors de sa rencontre à Saint-Georges de l'Oyapock, le 25 novembre 1997, avec le président brésilien Fernando Henrique Cardoso, Jacques Chirac avait déclaré : *"J'ai dit au Président Cardoso que [...] les choses étaient bien parties et que l'an 2000 ne serait pas franchi sans que l'on puisse aller du Venezuela à Buenos Aires par la route"*. Les travaux n'ont pourtant commencé qu'en juillet 2009. En septembre 2011, le pont était terminé, mais, en fait, il n'a été inauguré que le 18 mars 2017 (et ce, par les autorités locales, et non par les présidents français et brésilien...). Concrètement, ce retard a – presque – transformé ce geste – coûteux – de bon voisinage en son inverse, un symbole des malentendus entre les deux pays.

La cause principale en est l'orpaillage, mené principalement par des migrants clandestins venus du Brésil. Des contrôles sont réalisés sur les routes et sur les fleuves en même temps que des opérations militaires ont été lancées pour y mettre fin, avec la destruction systématique de tout le matériel trouvé sur place. La crise a pris un tour aigu en juin 2012, lorsque deux militaires français ont été tués et deux gendarmes blessés par balles, par des bandits exploitant les orpailleurs, dans la région de Dorlin, une zone isolée de la Guyane. Jointe à la mauvaise humeur liée au choix, par l'Armée de l'Air brésilienne, de chasseurs suédois de préférence au Rafale, cette situation a évidemment pesé sur les relations transfrontalières, qui n'ont que récemment repris leur cours normal (sur la question de l'orpaillage en Guyane, voir ci-après l'extrait p.4)". (Hervé Théry, entretien avec Bruno Racouchot, 27 octobre 2025)

1/ Leandro Tocantins, *O Rio comanda a Vida: Uma interpretação da Amazônia*, Rio de Janeiro, A. Noite, 1952.

EXTRAITS

L'Amazonie, réalités et perceptions – I

Géographe, homme de terrain, Hervé Théry n'en oublie pas pour autant à travers ses ouvrages la dimension informationnelle et communicationnelle des territoires qu'il explore et des populations qui y vivent. Extraits sur la question amazonienne.

Le fleuve Amazone : données techniques, Manaus et Belém vs Paris

"Comme nous l'avons vu, l'Amazone déverse en moyenne 209.000 mètres cube d'eau douce par seconde (m³/s) dans l'Atlantique. En moyenne seulement, puisque l'on estime que les crues record de 1953 et 1989 avaient atteint des débits instantanés de 360.000 à 380.000 m³/s. Pour donner une idée un peu plus concrète de ce que représentent ces volumes gigantesques, on peut les rapporter à la superficie de Paris (105,4 km²) : à supposer que ces quantités d'eau y soient déversées avec le débit moyen de l'Amazone, il faudrait un peu moins de huit minutes et demie pour couvrir toute la ville d'un mètre d'eau, ou un peu moins de cinq minutes en débit de crue. En suivant le même raisonnement, ses immeubles haussmanniens seraient complètement noyés, jusqu'au sommet de leur sixième étage, en deux heures (en débit moyen), et moins d'une heure (en débit de crue).

Autre façon de rapporter ces débits à des réalités françaises, si l'on met en rapport les superficies des bassins et les débits moyens de l'Amazone et de ses affluents avec ceux du principal fleuve français, on constate que le bassin et le débit de l'Amazone représentent 52 fois et 224 fois ceux de la Loire, ceux du rio Madeira 12 et 34 fois et ceux du rio Negro 6 et 31 fois. Pour écouler ces impressionnants débits et parce qu'ils ont des puissances érosives considérables, on ajoutera que les eaux de l'Amazone sont très profondes : déjà 20 m. à la frontière péruvienne, de 50 à 80 m. à Manaus, 130 m. à Óbidos (...) Mais cela ne suffit pourtant pas et en période de crue, le niveau de l'eau monte beaucoup." (Hervé Théry, entretien avec Bruno Racouchot, 27 octobre 2025)

L'Amazone, un monde en partage : comment faire s'ajointer l'idéal écologique avec la réalité humaine, économique et sociale

A l'heure de conclure son dernier opus (Amazone – Un monde en partage, op.cit.), Hervé Théry montre toute la complexité de la question amazonienne. Pour lui, les images iréniques ne doivent pas faire oublier la réalité qu'affrontent au quotidien les peuples qui y vivent.

"Au terme de ce livre, il nous semble important d'expliquer le sous-titre : *"un monde en partage"*. [...] Au cours des siècles qui se sont écoulés depuis l'arrivée des conquérants ibériques, ce monde a aussi été partagé, inégalement et non sans violences, entre ces conquérants et les peuples autochtones, dont la plupart ont été décimés – voire exterminés – par la chasse aux esclaves et surtout la "bombe bactériologique", les maladies apportées du Vieux Monde, contre lesquelles ils n'avaient aucune immunité. Les conflits – eux aussi souvent violents – continuent aujourd'hui entre les "populations traditionnelles" locales (autochtones, collecteurs de latex, de noix et de graines, pêcheurs et petits agriculteurs) et les colons venus des métropoles des pays amazoniens pour extraire du pétrole, élever des bovins ou planter du soja. Ce monde, naguère totalement organisé autour de son fleuve et de ses multiples affluents, est aujourd'hui partagé entre le réseau fluvial et le réseau routier. Selon les lieux ces deux réseaux s'ignorent, se court-circuitent ou se complètent, des situations qui induisent le déclin ou le développement des villes situées à leurs confluentes et carrefours.

Malgré tout, malgré ces tensions et ces violences, on peut garder espoir en se rappelant le sens fort de l'expression "en partage". L'Amazone est une des merveilles que le monde a "reçu en partage", et il nous incombe à tous – et bien sûr d'abord à ses habitants – d'en faire bon usage. Il faudra pour cela trouver des modes de mise en valeur et de conservation qui concilient le bien-être de tous ceux qui y vivent et l'attention vigilante de ceux que l'Amazonie fascine dans le monde entier, et en préserver de vastes portions pour que les générations futures puissent, elles aussi, en contempler la beauté." (Conclusion d'*Amazone – Un monde en partage*, op. cit.)

Chercheurs d'or, l'orpaillage clandestin en Guyane française

L'or constitue un paramètre important dans l'imaginaire humain. Combiné à la dimension mythique de l'Amazone, on a là un levier communicationnel puissant. Il s'intègre d'autant plus facilement au jeu médiatique spécifiquement français que la Guyane défraie régulièrement la chronique sur ce sujet avec des actualités d'ordre criminologique. Un spécialiste de l'Amazonie, François-Michel Le Tourneau, universitaire et excellent connaisseur du terrain, en tire de précieux enseignements.

"Au-delà des mesures concrètes que l'on peut imaginer, il faut aussi à mon sens replacer ce débat dans un cadre plus large, celui de la valeur que notre pays et notre société, et plus largement encore la société occidentale, accorde à l'environnement. Si nous considérons – à juste titre – que la forêt de Guyane est un trésor qu'il est fondamental de préserver pour les générations à venir, cela signifie que nous devons collectivement investir plus pour sa conservation et pour sa valorisation. Cela signifie des efforts immédiats et concrets (mais combien sommes-nous prêts à payer en plus individuellement pour nous donner les moyens de ces efforts ?) mais aussi tout simplement un engagement ferme et sans faille, à l'égal de ce qui a été le cas pour les droits de l'homme dans les décennies précédentes. Il faut changer le sens de la marée qui submerge la forêt, et non simplement ériger des digues qui finiront toujours par être submergées. Cela vaut pour la Guyane, mais aussi pour l'Amazonie en général. Il faut faire en sorte que pour les populations locales (orpailleurs compris), préserver la forêt devienne une source de revenu qui contrebalance les autres activités. Le jour où on payera le plastique ou les ferrailles collectés en forêt, ou le fait de replanter des arbres dans les zones dégradées, au prix où on paye le gramme d'or, les garimpeiros seront ravis de changer d'activité et leur connaissance de la forêt ou leur capacité à y vivre durant de longues périodes ne seront plus une difficulté, mais un avantage." (Conclusion de l'ouvrage de François-Michel Le Tourneau, *Chercheurs d'or, l'orpaillage clandestin en Guyane française*, CNRS Editions, 2020. Elle est reprise dans le compte-rendu (en français) du n° 48 de la revue franco-brésilienne *Confins* – <https://journals.openedition.org/confins/>).

EXTRAITS

L'Amazonie, réalités et perceptions – II

*Par-delà les ouvrages que le professeur Hervé Théry a publié au cours d'un demi-siècle, les lecteurs qui s'intéressent au monde latino-américain – et tout particulièrement au Brésil dont il est indéniablement l'un des plus fins connaisseurs – auront intérêt à devenir des familiers, non seulement de <https://journals.openedition.org/confins/26> que nous venons d'évoquer en p.4, mais encore de son autre blog <https://braises.hypotheses.org/>, une véritable mine d'informations. A noter aussi qu'Hervé Théry intervient sur les deux grands sites français de géopolitique que sont la revue *Conflits* (<https://www.revueconflits.com/author/hthery/>) - à ce sujet, voir notamment la vidéo <https://www.revueconflits.com/video-amazone-un-fleuve-strategique-herve-thery/> et également le site *Diploweb* (https://www.diploweb.com/_Herve-THERY_.html)*

Même les piranhas ont des prédateurs...

"Le piranha occupe une place bien particulière dans l'imaginaire culturel occidental, comme l'icône d'une menace fantasmée. Sans vouloir "sauver le piranha", on peut tenter de l'insérer dans un monde plus vaste que lui, à sa place dans des dynamiques objectives et des chaînes réelles d'interdépendance. La vision que l'on a en France de ces poissons des rivières amazoniennes est souvent exagérée et dramatisée, car très influencée par des œuvres de fiction comme *L'Oreille cassée*. [...] En réalité la plupart des espèces de piranhas sont frugivores ou phytophages, se nourrissant principalement de graines et de végétaux, ils ont un rôle important dans leurs écosystèmes, contribuant à la décomposition des matières organiques et au maintien de l'équilibre des écosystèmes aquatiques. Seules quelques espèces comme le piranha à ventre rouge (*Pygocentrus nattereri*) sont carnivores et peuvent attaquer en bancs. [Cela a] donné naissance à une expression courante en portugais du Brésil, "*boi de piranha*" (bœuf à piranha). Lorsque des *vaqueiros* (l'équivalent brésilien des cowboys) devaient faire traverser à un troupeau une rivière qui en était infestée, ils choisissaient l'animal le plus vieux et le plus faible, l'égorgeaient et le jetaient à la rivière. Ils prenaient soin de le faire bien en amont, pour que son sang attire les piranhas loin du reste du troupeau et que celui-ci puisse traverser sans risque même si quelques bêtes blessées saignaient dans l'eau. Par analogie "bœuf à piranha" est devenu synonyme de "bouc émissaire", c'est-à-dire quelqu'un qui est sacrifié au profit d'autres personnes"... (La suite dans le carnet de recherche *Braises*, <https://braises.hypotheses.org/2363>)

Complexités logistiques en Amazonie, implications géostratégiques, communicationnelles et politiques

"Circuler en Amazonie n'a jamais été facile, en fonction des distances et de la difficulté de navigation sur ses cours d'eau, le seul moyen de transport disponible avant la construction des routes transamazoniennes. Analyser le cas de l'accès au fort Príncipe da Beira, à l'extrême ouest du Brésil, à la frontière de la Bolivie, depuis sa construction, permet de comprendre à la fois la longueur des trajets nécessaires pour s'y rendre ou en revenir, et du temps nécessaire pour les parcourir, qui sont passés de plusieurs mois à quelques semaines puis à quelques jours. La distance pour atteindre le fort depuis Rio de Janeiro, la capitale du pays jusqu'en 1960, est d'environ 2.500 kilomètres à vol d'oiseau, mais le trajet réel est beaucoup plus long et a longtemps été très lent, en raison des limitations des moyens de transport disponibles : bateaux (à voiles ou rames, puis à vapeur dans la seconde moitié du XIX^e siècle), chevaux (ou mules) et souvent marche à pied pour contourner les rapides et pour passer d'un bassin fluvial à un autre. Jusqu'au début du XX^e siècle, il prenait donc au moins entre deux et trois mois, voire plus selon les saisons, notamment en saison des pluies. Une alternative est apparue avec la construction de la ligne de chemin de fer Madeira-Mamoré, inaugurée en 1912.

Avec la mise en service des bateaux à vapeur sur l'Amazonie et ses principaux affluents, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, puis la construction du chemin de fer Madeira-Mamoré (inauguré en 1912), le voyage a commencé à se faire via Belém, Manaus et Porto Velho, beaucoup plus long (plus de 4.700 km au lieu d'un peu moins de 3.000), mais aussi plus rapide (trois semaines au lieu de trois mois) et plus confortable. Aujourd'hui, grâce aux routes transamazoniennes construites dans les années 1970, les trajets sont plus courts et plus rapides, se comptant en jours et non plus en semaines ou en mois." (Source : Hervé Théry, *Évolution des transports en Amazonie, le cas de l'accès au Forte Príncipe da Beira*, <https://braises.hypotheses.org/2277>)

Histoire d'un pionnier : politiques publiques territoriales, comment conjuguer conservation et développement ?

"Le récit de la vie de Messias Lopes de Mello (1926-2015) est tiré de l'annexe de la thèse de doctorat de sa fille, intitulée "*Politiques publiques territoriales en Amazonie brésilienne : conflits entre conservation et développement*". Elle avait jugé opportun – et le jury lui a donné raison – de donner la parole à l'un des anonymes concernés par ces politiques, à l'un de ces pionniers sans lesquels ces politiques auraient été sans objet. Car c'est leur volonté irrépensible d'avancer vers ces terres inconnues qui a permis de les occuper, de les mettre en valeur, d'y construire routes et villes, mais aussi – on ne saurait le cacher – de dégrader sensiblement ses forêts et ses rivières. Messias Lopes de Mello a été un de ceux-là, il a participé de la poussée pionnière au long de la route Belém-Brasília, juste après la construction de la nouvelle capitale. Il a souffert des conséquences du coup d'État militaire de 1964, côtoyé la répression de la guérilla de l'Araguaia. Il a ensuite été de ceux qui ont obtenu des terres au long de la Transamazonienne, à ceci près qu'il a dû ouvrir une route de 32 km pour les atteindre. [...]

Messias a raconté sa vie, dans un cahier d'écolier emprunté à l'un de ses petits-fils. Ce texte a dû être un grand effort pour lui qui n'avait pu aller que quatre ans à l'école, mais le résultat, clair et précis, est informatif et touchant. Il commence par "*Je soussigné Messias de Mello, connaisseur de longue date d'une partie de la route Belém-Brasília, déclare que vers l'an 1957...*" et se termine par : "*Contrôler la dévastation de l'Amazonie n'est pas facile, parce que beaucoup de personnes y vivent. Et avec l'asphalte, le progrès d'Altamira sera plus rapide. Et donc les difficultés du passé ne seront plus qu'un souvenir, et dans mon esprit je garde l'espoir d'y retourner un jour*". (Source : Hervé Théry, *La suite dans Histoire d'un pionnier*, <https://braises.hypotheses.org/734>)

BIOGRAPHIE

Né en 1951 à Somain (Nord), Hervé Théry se partage entre la France et le Brésil. Professeur à l'Université de São Paulo, cet ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé et docteur en géographie, est également directeur de recherche émérite au CREDA (Unité Mixte de Recherche CNRS-Université Sorbonne Nouvelle), qu'il a intégré en 1979.

Depuis 2007, il dirige la revue franco-brésilienne *Confins*, fondée avec Neli Aparecida de Mello. Consacrée à la publication d'articles originaux, en français ou en portugais, cette revue de géographie comparée publie à la fois des travaux brésiliens sur l'Europe et européens sur le Brésil, avec une préférence pour la géographie régionale. *"Tous les angles et tous les sujets sont bienvenus, précise Hervé Théry, à condition de respecter les exigences d'une publication scientifique, à savoir la validation des articles par des comités internationaux."*

À titre personnel, les recherches d'Hervé Théry portent sur les disparités et les dynamiques du territoire brésilien, notamment les fronts pionniers (élevage, soja, canne à sucre). Leur progression au détriment de la forêt amazonienne et des savanes arborées créent des tensions écologiques et sociales de grande ampleur qui, plaide-t-il, méritent une analyse et une discussion approfondie, à laquelle la géographie peut contribuer, notamment par l'usage raisonné de la cartographie thématique et – bien sûr – de fréquents et irremplaçables séjours sur place.

Pionnier en la matière depuis son premier séjour en Amazonie en 1974, il a dirigé, de 1991 à 1994, le GIP (groupement d'intérêt public)

Reclus, ainsi nommé en hommage au grand géographe Élisée Reclus (1830-1905). Auteur d'une vingtaine de livres, d'une centaine de chapitres d'ouvrages collectifs et de plus de 200 articles dans des revues à comité de lecture internationales (il est lui-même évaluateur d'articles pour une dizaine de revues européennes et brésiliennes), Hervé Théry, outre ses fonctions d'enseignant (à l'École normale supérieure, à Paris-III), a également occupé de nombreux postes d'expert auprès d'instances gouvernementales et/ou internationales.

Expert Environnement au ministère des Affaires étrangères, dans le cadre de sa direction de la coopération scientifique et technique (1994-1996), il a siégé au Conseil scientifique du Pôle Amériques du ministère des Affaires étrangères (2009-2016), et a présidé, entre 2000 et 2002, l'*International Advisory Group* (désigné par les pays du G7 et la Banque mondiale) du programme pilote pour la conservation des forêts tropicales du Brésil.

Parallèlement à ses activités, Hervé Théry s'investit dans le développement de l'Open Edition, à laquelle participe la revue *Confins* dans le cadre de la plateforme OpenEdition (<https://www.openedition.org/>) qui accueille aujourd'hui plus de 650 revues, 9 000 livres et plus de 5 100 carnets de

recherche. Il vient de publier en 2024 *Amazonie ; Un monde en partage* (CNRS Éditions - <https://www.cnrseditions.fr/catalogue/geographie-territoires/amazone/>) et travaille actuellement à la quatrième édition de l'*Atlas do Brasil*, qui sera publié comme les trois premières (2005, 2008 et 2018) aux éditions de l'Universidade de São Paulo (Edusp - <https://www.edusp.com.br/>).



L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement."

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratégies civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès."

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Hervé Théry va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plate-forme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo ■ Porto Alegre

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACT

France (Paris) - North America (Toronto)

South America (São Paulo - Porto Alegre)

bruno@comes-communication.com

www.comes-communication.com